

GORMAN, Jonathan, *Understanding History. An Introduction to Analytical Philosophy of History*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », 1992. 121 p. 15 \$

Maurice Lagueux

Volume 47, Number 3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305259ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305259ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lagueux, M. (1994). Review of [GORMAN, Jonathan, *Understanding History. An Introduction to Analytical Philosophy of History*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », 1992. 121 p. 15 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(3), 438–439. <https://doi.org/10.7202/305259ar>

GORMAN, Jonathan, *Understanding History. An Introduction to Analytical Philosophy of History*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Philosophica», 1992. 121 p. 15\$

Cet ouvrage a la particularité de résumer et de discuter, en les intégrant à un parcours original, la plupart des thèses qui ont dominé la philosophie analytique de l'histoire au cours des dernières décennies. Pour montrer que les problèmes épistémologiques ont une importance décisive pour les historiens, l'auteur prend pour point de départ de son analyse — et pour unique point de référence tout au long du livre — les débats apparemment fort animés auxquels a donné lieu le vingt-septième congrès annuel de l'*Economic History Association*, tenu à Philadelphie en septembre 1967. Ce congrès, qui portait largement sur les problèmes historiques posés par l'esclavage noir en Amérique, a été l'occasion d'un débat sur la rentabilité économique de l'esclavage où s'affrontaient partisans de l'histoire traditionnelle et partisans de l'approche cliométrique. C'est donc en examinant, dans un premier chapitre, les réponses apportées à une question proprement historique («L'esclavage était-il rentable?») que l'auteur amorce son itinéraire philosophique. Puisque des cliométriciens prétendaient apporter une réponse scientifique à cette question concernant l'esclavage, Gorman se demande d'abord en quel sens on peut considérer ce genre de réponse comme une connaissance. Dans la même lancée, il se demande s'il faut voir dans la possibilité de résoudre ainsi des problèmes demeurés longtemps sans solution une raison valable d'adopter une approche cliométrique en histoire. Pour Gorman, toutefois, ces deux questions méthodologiques en appelaient une troisième, plus profonde, portant sur la possibilité même, pour les historiens, d'arriver à une connaissance de la réalité.

C'est à cette dernière question que l'auteur choisit de s'attaquer d'abord en consacrant ses chapitres deux et trois aux problèmes philosophiques posés respectivement par la notion de connaissance et par celle de réalité. Dans ces pages, il s'est employé à rappeler les thèses les plus marquantes sur ces questions et l'a fait sur un mode fort pédagogique, qu'apprécieront les non-initiés à la recherche, d'un exposé intelligent et succinct de ces thèses fondamentales. Plongé de ce fait au cœur d'un questionnement épistémologique radical, Gorman adopte une attitude empiriste qu'il entend maintenir partout où il ne s'estimera pas forcé d'adopter une autre position. Aussi, est-ce au nom de ce proviso qu'il n'hésite pas à admettre presque aussitôt divers postulats métaphysiques puisque l'empirisme lui-même reposerait sur de tels postulats.

Une fois établies ces bases épistémologiques, Gorman cherche à dégager, dans le chapitre quatre, les traits distinctifs de l'histoire traditionnelle et les postulats métaphysiques qui lui sont propres. Il en conclut que cette histoire traditionnelle se reconnaît à son mode d'explication qui fait appel à une sorte d'empathie à l'égard du calcul subjectif à l'aide duquel des agents rationnels pourraient justifier leurs actions. Reste à voir ce qu'il en est de l'approche cliométrique. À partir d'ici, la démarche de Gorman se fait plus personnelle mais de moins en moins convaincante. Le chapitre cinq, consacré

à «l'homme économique rationnel», vise à montrer assez ingénieusement que l'approche cliométrique (identifiée un peu vite à une approche dite «économétrique» ou «économique») est compatible avec l'approche traditionnelle, pour peu qu'on suppose que le calcul des agents porte non seulement sur leurs préférences, mais sur leur évaluation de coûts variables qu'ils ne sauraient négliger. En revanche, le chapitre six souligne que, dans la mesure où elle se base sur un calcul objectif — distinct de celui qu'effectuent les agents en ce qu'il peut rendre compte de ce que *devrait* être l'intérêt «objectif» des institutions auxquelles ces agents se rattachent —, l'approche «économétrique» n'est plus vraiment compatible avec les postulats de l'histoire traditionnelle. Par exemple, face à la question de savoir si l'esclavage est rentable ou pas, l'historien traditionnel s'interrogerait sur les perceptions des propriétaires d'esclaves à ce sujet et il expliquerait leur comportement en conséquence. L'approche «économétrique», par contre, apporterait à cette question une réponse objective et indépendante des perceptions des propriétaires en permettant ainsi à l'historien qui l'adopte d'expliquer tout autrement l'évolution de l'esclavage.

Reste à voir comment on peut justifier l'une et l'autre approche. À cette question pourtant décisive, Gorman ne consacre que les huit pages de son chapitre sept, lequel tient d'ailleurs lieu de conclusion à l'ouvrage. Sa réponse, qui se prétend toujours empiriste, va consister à rejeter un empirisme atomiste au profit d'un empirisme holiste inspiré de Quine. Amené à soutenir que les jugements de valeur de l'historien peuvent, au même titre que ses jugements de fait, s'intégrer à une authentique connaissance, Gorman invoque une théorie selon laquelle il y aurait connaissance là où un système de croyances dérive de modifications apportées, avec justification raisonnable, à un ensemble de croyances préalablement tenu pour vrai.

Le philosophe que laisserait sceptique cet ultime recours à ce qui a été «préalablement tenu pour vrai» risque fort de demeurer sur sa faim en achevant ce petit ouvrage, mais il devra reconnaître qu'il a au moins le mérite de poser avec clarté certaines questions fondamentales. Quant à reconnaître que cette théorie de dernier recours puisse, malgré le caractère assez corrosif des analyses qui la précèdent, permettre à l'historien de prétendre à une connaissance authentique, c'est là une autre affaire.